

Sortir de la grande nuit. Essai sur l'Afrique décolonisée

Achille Mbembe

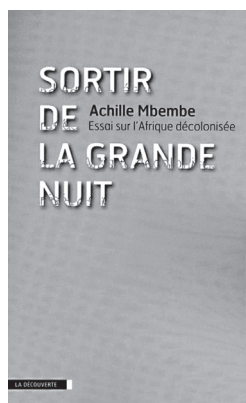
La Découverte

Octobre 2010

252 pages, 17 €

Comme le rappelle Achille Mbembe dans la première phrase de son livre: «*Il y a un siècle, la plus grande part de l'humanité vivait sous le joug colonial, une forme particulièrement primitive de la domination de race.*» Pour y mettre fin il y a un demi-siècle, le mouvement de décolonisation a porté un immense espoir, celui d'en finir avec un monde composé de deux catégories d'hommes: d'un côté, les sujets qui agissent, de l'autre des objets sur lesquels on intervient. Pour en finir avec ce que Frantz Fanon appelait «*la grande nuit*» d'avant la vie. Mais son bilan est sombre. Il a abouti presque partout à des dictatures où des satrapes cherchent à rester au pouvoir toute leur vie, où les élections sont truquées et où la bureaucratie, l'armée, la police et des milices font régner l'arbitraire au détriment de la liberté.

Dans ces conditions, Mbembe, déjà auteur de *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine* (Karthala, 2000), nous invite à repenser la postcolonie. Dans cet essai critique très original, écrit dans une langue tantôt sobre, tantôt incandescente et poétique, il cherche à décrypter ce qui assombrit l'horizon des pays d'Afrique. Mais aussi à souligner les atouts d'un continent qui n'est plus un espace circonscrit mais un lieu de passage ou de transit, peuplé de passants potentiels, où on peut discerner les signes d'une possible renaissance. Il montre qu'au-delà du choc qu'a représenté le joug colonial et des drames qui ont frappé l'Afrique depuis les indépendances, de nouvelles sociétés y sont en train de naître. Des sociétés qui réalisent des synthèses nouvelles, des réassem-



blages, sur le mode de la redistribution des différences entre soi et les autres et de la circulation des hommes et des cultures. Elles créent un univers créole, dont la trame complexe et mobile glisse sans cesse d'une forme à l'autre, et qui constitue le soubassement d'une modernité que l'auteur qualifie d'«*afropolitaine*».

De la «*modernité afropolitaine*»

Le parcours d'Achille Mbembe est riche de plusieurs rencontres. Il a grandi au Cameroun à l'époque des nationalismes triomphants, dans un contexte où la décolonisation consistait, pour la France, à léguer le pouvoir à ses collaborateurs indigènes, tout en les chargeant de massacrer ceux qui aspiraient à une réelle indépendance. Elevé par la veuve et par la mère de son oncle Pierre Yém Mback, assassiné le 13 septembre 1958 en même temps que Ruben Um Nyobé, dans la répression du maquis tenu par le mouvement indépendantiste Union des populations du Cameroun (UPC), il s'est tenu ensuite à distance d'un pays où régnait de nouvelles formes d'arbitraire. La décolonisation qui se voulait une catégorie politique, polémique et culturelle pleine, s'est réduite à un sordide transfert de pouvoir, loin de la «*montée en humanité*» qu'elle se promettait d'être.

Mbembe a achevé ses études universitaires en France, un pays qu'il décrit comme «*un vieux pays orgueilleux, conscient de son histoire – qu'il tend d'ailleurs à glorifier à tout propos – et particulièrement jaloux de ses traditions*». Pour lui, la France a décolonisé sans s'autodécoloniser. Les notions de race et de frontière continuent à y imprégner les imaginaires. Sa tradition d'universalisme abstrait a tendance, paradoxalement, à contredire sa foi dans son dogme républicain d'égalité universelle. Aussi, ce n'est pas à Paris mais à New-York qu'il a pu contempler pour la première fois le visage de l'universel. C'est là

qu'il a commencé à se faire une idée du monde et à aller à sa rencontre. Il y a enseigné, et il continue à enseigner, au département de français de Duke university, et a aussi découvert l'Afrique du Sud au sortir de l'apartheid. Un pays profondément marqué par l'ensauvagement racial de ce système criminel qui laisse, selon lui, de profondes scarifications mentales, ce qui suppose que soient mises à nu les souffrances passées, que la vérité soit dite sur ce qui fut enduré, qu'on renonce à la dissimulation, au refoulement et au déni. C'est aussi une société qui dispose d'importants atouts: le religieux et la mémoire y représentent la ressource imaginaire par excellence. C'est une société qui porte depuis longtemps un caractère transnational, accentué récemment à la faveur de divers mouvements de populations, et où naît, pour la première fois sur le continent, une forme culturelle inédite apparaissant comme le sous-bassement d'une modernité afropolitaine. Une telle notion peut être à l'origine de la «*décolonisation*» du monde qu'il appelle de ses vœux.

Aujourd'hui professeur d'histoire et de science politique à l'université du Witwaterstrand à Johannesburg, Achille Mbembe nous montre dans ce livre important quelques pistes de réflexion afin que le passé colonial, qui est un passé commun à l'Europe et à l'Afrique, sorte vraiment du présent de ces deux continents et devienne enfin un passé partagé pour un futur meilleur.

Gilles Manceron,
vice-président de la LDH